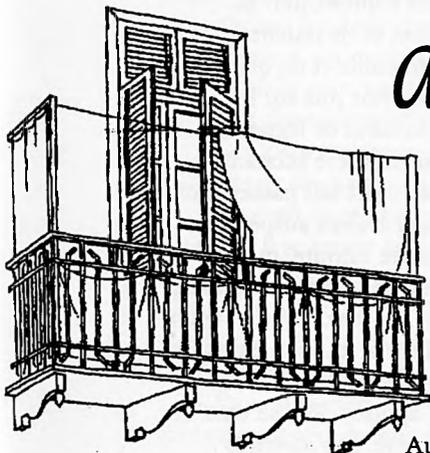


# Trois haut-parleurs avaient été fixés



à la souche de la cheminée, haute de plusieurs mètres, et orientés dans différentes directions vers les immeubles voisins, vers la rue qui mène au quartier de Munla.

Au cours de la journée, le va-et-vient s'intensifia jusqu'à atteindre un degré extrême. Les proches arrivaient du village. Mon grand-père, ma grand-mère et tous ceux de la famille. Nos parents qui habitent les différents secteurs de Beyrouth aussi. On les avait tous conviés, et avec eux ceux qui avaient un lien avec un des habitants de l'immeuble. Mon père m'avait dit d'inviter les maîtres de l'école. Je les attendis à la porte du jardin parce qu'ils ne connaissaient pas la maison. Ils vinrent tous, et le temps de franchir le petit passage, ils me demandèrent si le frère de mon père avait fait des études.

C'était l'idée de mon père que la fête ait lieu sur la terrasse de l'immeuble. Il avait dit qu'elle pouvait contenir tous les invités. Rien ne distinguait les parents de la mariée des habitants de Beyrouth. Ils y étaient arrivés il y a très longtemps et s'exprimaient tout à fait comme les gens du quartier où ils vivaient. Elle était un peu grande, elle parlait lentement. Quand

nous la vîmes quelques jours avant le mariage, mon frère Ali dit qu'elle ressemblait à une maîtresse d'école chrétienne.

On ne cessait d'apporter des affaires dans la maison. Elle en regorgeait. Ma mère, la sœur de mon père, son autre sœur Aliya, ma grand-mère et les autres parentes s'étaient dépensées, trois jours durant, à faire la cuisine. Elles s'étaient consacrées aux préparatifs pour être libres pour la fête. Les amis de mon père et de mon oncle arrivèrent du village et des divers secteurs de Beyrouth. Ils montèrent sur la terrasse dès l'après-midi. Ils échangeaient des plaisanteries, des histoires et ils riaient.

Ils avaient invité les voisins de l'immeuble et du quartier. Le propriétaire de la boutique tranchait. Il avait mis sur lui toute sa garde-robe et ressemblait à un gros marchand de légumes.

Du rez-de-chaussée à la terrasse, une lumière éclatante inondait les escaliers. Le mari de ma tante avait fait passer dans le vide central un long fil électrique auquel étaient suspendues de nombreuses ampoules. Jusqu'à la dernière minute, mon oncle n'arrêta pas de monter et descendre en transportant des cadeaux et toutes sortes de choses. Au dernier voyage ses cheveux étaient bien peignés. Il était rasé de près. Quand il eut mis son costume d'été rayé, à sa sortie de la salle de bains, il embaumait.

Nabiha al Chibâni était, elle aussi, épuisée. Elle se tenait debout devant ma mère, la sœur de mon père, nos parentes toutes rassemblées dans la cuisine, elle lançait plaisanterie sur plaisanterie en demandant, de temps à autre, si elle devait rapporter quelque chose de chez elle. Le jour de la noce, toutes les assiettes des Chibâni étaient chez nous. Madame Laure nous en avait également prêtées avec des verres et des tasses à café (...)

Quand on entendit le premier frémissement des tambours de basque de la troupe de Zajal, la terrasse était remplie d'invités, rassemblés autour des chanteurs ou répartis par petits groupes çà et là. Un des chanteurs, qui connaissait mon père, commença par vanter la générosité ancestrale de la famille. Sa voix sortait des trois haut-parleurs et allait heurter les immeubles voisins et la rue du côté sud. Ceux qui se trouvaient aux divers coins de la terrasse ne l'entendaient qu'à travers les haut-parleurs.

Les proches reprenaient en chœur le refrain improvisé par le chanteur sur la générosité de la famille. Ils balançaient la tête

ou la redressaient en chantant, certains poussaient leurs voix aussi fort qu'ils pouvaient.

Nabiha al Chibâni était la femme qui avait le comportement le plus affranchi. Elle allait vers les hommes transportés par la musique et lançait au mari de ma tante une plaisanterie que tout le monde entendait. Elle n'arrêtait pas de circuler entre les différents groupes que rien ne rapprochait, et même les maîtres de mon école, qui s'étaient réfugiés dans un recoin, n'avaient de sourire que pour elle (...)

Quand les deux chanteuses, qui étaient sœurs, s'avancèrent vers le micro, un murmure fit le tour de l'assistance. On disait que c'était le mari de ma tante qui les avaient invitées. Elles portaient des toilettes très chic, échanquées dans le dos. Devant le micro, elles entonnèrent ensemble une même chanson. Leur voix sortait des haut-parleurs ; c'était comme à la radio.

Le mari de ma tante reprit avec elles les passages d'une chanson. Il se tenait au premier rang, au milieu des proches. Derrière, une femme essayait des larmes qui coulaient sur ses joues, le mari de ma tante dit que c'était leur mère. Un parent dit qu'elle pleurait parce que ses filles étaient obligées de chanter devant des étrangers, un autre dit qu'elle pleurait de joie (...)

Quand la mariée arriva avec son père, les deux chanteuses accompagnèrent de leur voix son pas ondulant. Des parents et des invités chantèrent quelques minutes avec elles avant d'être pris par autre chose. Le frère de mon père se mit à côté d'elle, la main sur le revers de son costume. Un éclair de flash partit, puis un autre quand mon père et mon grand-père se joignirent à eux. Et l'appareil photographia tous les groupes qui prirent la pose.

Mon père me dit de demander aux instituteurs s'ils souhaitent se faire photographier. Ils s'alignèrent devant l'appareil. Ils souriaient. A la seconde photo, j'étais parmi eux, exactement au milieu (...)

Ma mère dit : "Il faudra plus de temps pour nettoyer qu'il n'en a fallu pour préparer la fête (...)"

Madame Laure s'en alla, son mari avait dû insister longtemps. Ils descendirent les escaliers, l'un contre l'autre, comme s'ils habitaient une rue éloignée de l'immeuble.